

## Photo couleur sépia

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5<sup>e</sup> étage, porte gauche.

Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4<sup>e</sup> étage, et frappa porte gauche. À peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Un très léger grésillement lui indiqua que la clenche automatique de la porte venait de s'ouvrir. Après avoir hésité quelques secondes, elle franchit le seuil de l'appartement. L'entrée minuscule était sombre. Il y avait une odeur de poussière, de vieux papiers. Cette odeur lui rappelait l'odeur du grenier de ses grands-parents, ils habitaient La Ferté-sous-Jouard. Enfant, elle allait y passer les vacances d'été. Au cours de ses jeux, avec ses cousins, elle s'y était cachée des centaines de fois dans ce grenier. Elle retrouvait ici, dans cet appartement, cette odeur familière.

L'immeuble du 32, avenue du manoir, était ancien. La porte cochère, dont la peinture, vert bouteille, était écaillée, n'avait ni système de sécurité, ni interphone. Le hall d'entrée pavé encombré de tout un tas d'objets hétéroclites n'était pas entretenu. Le vieil escalier de bois ne sentait pas l'encaustique et les marches usées grinçaient lorsqu'on les empruntait. Les murs portaient les stigmates de tous les déménagements dont ils avaient été les témoins. Sur le palier du quatrième étage une lumière pâle éclairait, une poubelle sans couvercle laissant échapper des effluves peu appétissants.

Debout, dans l'entrée, un vieil homme était là, une clé à laquelle était accrochée en guise de porte-clés, une espèce de patte de biche ou de chevreuil à la main. Il l'invita à pénétrer plus avant dans l'appartement, réitérant ses propos : « Enfin ! Je vous attendais ».

L'homme, après avoir allumé la lumière, une lumière blafarde diffusée par une ampoule sans abat-jour pendant du plafond, s'engagea dans une pièce faisant office de salon. Il se laissa tomber dans un petit fauteuil de cuir râpé situé à l'entrée de la pièce.

- Je vous prie de m'excuser, dit-elle, je me suis trompée d'étage.
- Ah non, restez ! Je vous prie, je vous attends depuis si longtemps.
- Je suis vraiment désolé, j'ai rendez-vous avec Mademoiselle Constance Favreau.
- Constance peut attendre, elle est encore jeune.

— Jeune ? Elle a quatre-vingt-deux ans.

— C'est bien ce que je dis, elle est jeune.

— Mais...

— Je ne me suis pas présenté, dit-il. Je m'appelle Philibert Lecoche. Je suis désolé pour le dérangement que je vous occasionne, mais je crois bien qu'il faut vous occuper de moi.

Le vieil homme paraissait fatigué, épuisé. Sa respiration était celle d'un homme venant de faire un effort violent. Il attendit quelques instants, les yeux fermés. Elle restait là, immobile regardant tout autour d'elle, l'incroyable spectacle qu'il lui était donné de contempler.

Après avoir repris ses esprits ainsi que quelques couleurs, le vieil homme lui dit.

— Je vous offre quelque chose à boire Madame ? Remarquez, je dis Madame, car je ne connais pas votre prénom.

Elle sentit dans cette phrase, une invitation à se présenter.

— Je m'appelle Ankou.

— Ankou, c'est de quelle origine ?

— Bretonne.

Après quelques instants de silence, Philibert Lecoche rompit le silence.

— Je vais sûrement vous surprendre, à moins que vous ne le sachiez déjà, je suis plus que centenaire. D'ailleurs c'est mon anniversaire aujourd'hui. Vous voulez bien nous servir quelque chose à boire pour fêter cela ?

Ankou, surprise par cette proposition, posa sa mallette sur un meuble bas en rotin.

— Bien sûr, dites-moi où je peux trouver le nécessaire ?

— Il doit y avoir un fond de Porto dans le réfrigérateur, la cuisine est par-là.

Il accompagna ses paroles d'un geste las de la main, comme on exhale un dernier soupir. Il indiquait une direction, un sentier serpentant entre deux hautes murailles de livres dressées, enneigées de poussière, menaçant de s'effondrer.

— Plus que centenaire, me dites-vous. Mais quel âge avez-vous si ce n'est pas indiscret, lui demanda Ankou.

Il ne répondit pas à la question concernant son âge, il ajouta juste,

— Les verres sont dans le placard de droite. Le placard jaune, ne faites pas attention au désordre.

Ankou slalomait entre les montagnes de livres. Des livres, il y en avait partout. Sur tous les meubles, sur toutes les chaises, des livres superposés à même le sol, en piles instables allant jusqu'au plafond. Elle n'en avait jamais tant vu. La cuisine, le couloir qu'elle avait suivi et le salon en étaient envahis.

Chargée de la bouteille de porto et de deux verres, elle regagna la pièce où elle avait laissé le vieil homme. Ce dernier, les yeux toujours fermés, comme momifié, n'avait pas bougé. Elle profita de ce moment pour l'observer. Son visage était ridé, une épaisse toison blanche garnissait un crâne au haut front. Il portait les mêmes moustaches et le même petit bouc pointu, que le professeur Tournesol dans les aventures de Tintin. Derrière ses petites lunettes rondes et dorées, ses yeux clos laissaient apparaître des paupières dont la peau très fine et blanche, contrastait d'avec les cernes noirs qui les soulignaient. Les joues creuses donnaient l'impression d'une immense fatigue, fatigue encore accentuée par une barbe de plusieurs jours.

Il ouvrit les yeux, ceux-ci étaient d'un bleu très pâle, presque délavés.

— Je ne sais pas ce qui s'est produit, c'est la première fois qu'une telle mésaventure m'arrive. Heureusement, vous êtes enfin là.

— Que vous est-il arrivé, demanda-t-elle.

Philibert Lecoche ne répondit pas. Du même geste las, avec lequel il avait indiqué la direction de la cuisine, il montra, un endroit sur une petite table, qui n'avait pas encore reçu son lot de livres. Elle y déposa la bouteille et les deux verres.

— Posez les livres par terre et asseyez-vous, lui dit-il, en montrant une chaise qui lui faisait face.

Ankou agissait comme si elle était la maîtresse de maison. Elle versa le porto dans les verres et lui en tendit un. Le vieil homme le but d'un seul trait.

— J'en reprendrais bien un second, dit-il en tendant son verre.

Il se rendit compte de la surprise qu'éprouvait sa visiteuse en voyant l'incroyable accumulation de livres. Il faut dire qu'il y en avait partout, de tous les styles, des romans d'amour, des romans policiers, des essais, des biographies, des recueils de poèmes, des livres pour enfants et des bandes dessinées.

— Je suis un grand lecteur, crut-il bon d'ajouter.

Devant une telle profusion de livres, il était difficile de ne pas le croire. Le vieil homme reprit.

— Vous savez avant la guerre, je veux parler de la grande guerre, celle de 14, j'étais libraire à Besançon. En 1920, je suis venu m'installer à Paris, juste après mon mariage.

Nous avons tenu une librairie avec Joséphine ma femme, pendant quarante-huit ans. J'ai fermé la librairie en 1968 au moment des événements. Depuis, je vis avec tous ces souvenirs.

Sur la table qui se trouvait à la droite de Ankou, parmi les livres pêle-mêle, se dressait un cadre photo en bois doré. Elle représentait un couple de mariés. C'était une de ces photos que nous avons tous dans nos albums de famille. Il s'agit, en général du mariage d'un vieil oncle ou de l'une de nos grands-mères. Ces photos couleur sépia du début du siècle, aux personnages figés, sérieux, sans le moindre sourire.

— Vous regardez ce couple de marié, n'est-ce pas ? Et vous vous dites : qui peuvent bien être ces gens ? Il s'agit de la seule photo de notre mariage. Vous voyez, c'est ma femme Joséphine, elle est morte il y a plus de trente-cinq ans. Nous avons vingt-cinq ans le jour où cette photo a été prise.

— Vous aviez une bien jolie femme dit Ankou.

— Merci. Vous savez, en dehors de la valeur sentimentale qu'elle représente, cette photo a une valeur artistique. Savez-vous pourquoi ?

Sans attendre la réponse, il poursuivit.

— C'est le grand photographe Félix Nadar qui l'a prise, juste un an avant sa mort. Vous savez Nadar, le photographe qui a fait le portrait de personnages célèbres. Victor Hugo, George Sand, Hector Berlioz, Sarah Bernard.

Ainsi, de fil en aiguille, ils avaient parlé comme deux vieux amis qui se retrouvaient après des années de séparation.

Comme toutes les personnes seules, il profitait d'une présence pour parler, ajoutant les anecdotes aux anecdotes. Les heures passaient sans qu'ils n'y prennent garde. Puis, soudain, voyant l'heure au cadran du carillon fixé sur le mur qui lui faisait face, il dit.

— Mais je vous ennue avec toutes mes vieilles histoires.

— Non, pas du tout. Je vais vous laisser, je dois me rendre au rendez-vous pour lequel je suis venu à l'origine.

— Vous ne veniez pas pour moi ?

— Pour tout vous avouer, non ! Mais après vous avoir entendu dire " Enfin ! Je vous attendais", je suis entrée, j'ai senti que vous aviez besoin d'une présence.

— Voulez-vous encore un peu de Porto Ankou ?

— Non sans façon. Si vous me le permettez, je reviendrai dans l'après-midi, cette fois-ci pour vous. Avez-vous besoin de quelque chose.

— Non merci, vous êtes très gentille. Encore merci de vous être préoccupé de moi. Dites à Constance que je suis le seul responsable de votre retard.

Elle prit congé de lui, en l'assurant de son passage en début d'après-midi. Il n'avait pas bougé, il semblait soudé à ce petit fauteuil de cuir. Ankou, sur le palier, retrouva le vieil escalier de bois aux marches gémissantes, les murs d'un vert sombre, constellés de trous laissant apparaître le plâtre blanc, la lumière pâle, l'odeur de la poubelle. Elle monta jusqu'au 5<sup>e</sup>, présenta ses excuses à sa patiente pour son retard, et prodigua les soins pour lesquels, à l'origine, elle était venue au 32 avenue du manoir.

Une fois dehors, sur le trottoir, elle huma avec plaisir l'air frais de la rue. L'odeur de poussière et de vieux papier qui régnait dans l'appartement était entêtante. Ankou rentra chez elle en repensant au capharnaüm incroyable existant chez ce vieil homme, il y avait sûrement plusieurs dizaines de milliers de livres divers dans cet appartement.

Comme elle l'avait promis, Ankou était de retour au 32, avenue du manoir en début d'après midi. Une ambulance était garée juste devant le porche. Au moment où elle s'apprêtait à entrer dans le hall, deux infirmiers portant un brancard débouchèrent de l'escalier. Un corps y était allongé, recouvert d'un drap blanc.

— Qui est-ce, demanda-t-elle aux brancardiers.

— C'est le Monsieur du quatrième, lui répondirent-ils. Vous êtes de la famille ?

— Non, je venais justement lui rendre visite.

— Il est décédé dans la soirée, reprit le brancardier.

Ankou resta là, sans réaction. Elle ne connaissait pas Philibert Lecoche, pourtant elle était peinée d'apprendre sa mort. Elle aurait bien aimé connaître davantage ce vieil homme si particulier.

Elle fit demi-tour et rentra chez elle. Elle repensait à la photo du mariage de Philibert et Josiane, à ce photographe célèbre. Elle chercha sur son ordinateur "Félix Nadar".

C'était un photographe, effectivement célèbre, mort en 1910. S'il avait pris, comme l'avait dit Philibert Lecoche, la photo un an avant sa mort, la photo avait donc été prise en 1909. Or, Philibert Lecoche avait également dit qu'il avait vingt-cinq ans lorsque la photo avait été prise. Vingt-cinq ans, cela le faisait naître en 1884.

Philibert Lecoche avait dit qu'il était plus que centenaire, mais là, né en 1884, il fêtait le jour de leur rencontre, ses cent neuf ans.